Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 30 (1885)
Heft: 1

Artikel: La Société de Vienne
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-336515

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Société de Vienne.

La *Nouvelle Revue*, de Paris, de Mme Edmond Adam, qui avait publié l'an dernier sur la Société de Berlin un piquant volume, trop piquant même en maintes pages, dont le retentissement fut grand, est en train de continuer ses succès en ce genre spécial. En attendant d'aborder les cours de Madrid, de Rome, de St-Pétersbourg, de Bruxelles, elle vient de donner deux articles sur la Société de Vienne, qu'on veut bien recommander à notre attention et à une mention dans nos colonnes.

Ces articles nous ayant paru bienveillants dans leur ensemble et dans leur intention, sinon dans tous leurs détails, et renfermant d'intéressants renseignements sur de hauts dignitaires militaires de l'Empire d'Autriche-Hongrie, nous prenons la liberté d'en extraire quelques passages qui seront lus sans doute avec plaisir de nos lecteurs tant pour le mérite du fond que pour le charme du style :

L'*Empereur*. A la tête de l'aristocratie viennoise qu'elle domine de toute sa hauteur, se trouve la maison impériale.

La royauté autrichienne n'a rien des monarchies bourgeoises. Elle est d'essence olympique. Il n'y a point de mélange entre elle et l'aristocratie. Cette dernière est appelée, à certaines heures, pour prendre sa place, pour tenir son rang aux fêtes de la cour ; mais elle n'est pas admise dans l'intimité de la famille impériale.

L'accroissement continu des membres de cette famille l'a tout naturellement amenée à se concentrer en elle-même. Le nombre a engendré l'exclusivisme. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Lorsque l'empereur Joseph II conçut l'idée d'ouvrir ses magnifiques parcs du Augarten et du Prater *à l'humanité*, — ainsi qu'il est écrit au fronton de la porte d'entrée du premier [1], — un de ses courtisans lui fit observer qu'il n'aurait bientôt plus, lui, empereur romain, un seul endroit pour se retirer dans la société de ses pairs. « Si je voulais me contenter de la société de mes pairs, répondit l'empereur, je devrais passer ma vie dans les caveaux des Capucins. » On sait que les empereurs d'Autriche reposent dans les cryptes du couvent des Capucins.

Joseph II aimait à se promener, mêlé à la foule, dans les parcs et dans les grandes rues. Il se plaisait en la compagnie d'un petit nombre de personnes intelligentes de la haute société, et goûtait fort l'esprit qu'on dépense dans ce qu'on appelle en France « un salon

[1] « Endroit de plaisance ouvert à tous les hommes par celui qui les apprécie. »

d'intimes ». Il cultivait assidûment celui de la princesse de Liechtenstein, dont il était le plus agréable causeur. La mère de l'empereur Joseph II, Marie-Thérèse, fut à la fois « une femme aimable » et un grand politique. Elle gouvernait l'empire et donnait le ton à la société mondaine de l'époque ; qui sait dans quelle mesure les succès de la reine ont été dus au charme de la femme ? Le chapelain de l'académie militaire de Neustadt a dit d'elle dans son oraison funèbre : « Elle ravit les cœurs par l'esprit et par la grâce, et plus d'un qui se croyait en présence de la régente reconnut qu'il était auprès d'une mère. » Marie-Thérèse fut, en effet, une mère pour ses amis : elle arrangeait les mariages, réunissait et réconciliait les familles ; si l'Autriche a été pendant cent ans une grande puissance militaire, elle le doit aux mariages que sut préparer la régente et que fit conclure la femme la plus charmante des salons de Vienne et la plus habile des reines.

Marie-Thérèse était la dernière des Habsbourg ; elle était même, lors de son mariage, la dernière princesse de la cour de Vienne. Mais les douze fils qu'elle mit au monde engendrèrent la foule des dieux et peuplèrent l'olympe dans lequel l'Empereur actuel aime à se retirer loin des hommes terrestres. S'il en descend parfois, à l'occasion d'un bal aristocratique, ce n'est point pour vivre, ne fût-ce qu'un instant, de la vie des mortels, mais pour y représenter la majesté du souverain. Encore, cette « représentation » est-elle de courte durée et n'a-t-elle d'autre résultat que de faire descendre des lèvres impériales quelques « paroles gracieuses » adressées à quelques personnages considérables.

Les choses se passent de la même façon aux bals dits « d'élite » dans le jargon viennois, et qui sont des bals organisés par des corporations permanentes ou passagères, comme les bourgeois, les industriels ou les étudiants.

L'Empereur donne chaque année un premier bal à la cour, où il invite les chambellans, les dames aux seize quartiers de noblesse, les officiers de l'armée, les chevaliers des ordres impériaux. Il donne une seconde fête aux seize quartiers seuls et au corps diplomatique. L'Empereur offre à l'occasion quelques dîners. En dehors de ces fêtes, il ne fréquente que la société de sa nombreuse famille.

Mais ce qu'il aime par dessus toutes choses, c'est la chasse.

Elle est son unique délassement. Qu'il s'agisse de poursuivre un chamois sur la cime des Alpes du Salzkammergut, de tirer un coq de bruyère approchable seulement au lever du soleil, ou de courre le cerf pendant plusieurs heures, François-Joseph ne redoute ni fatigue ni danger.

Après la chasse, l'Empereur préfère, autant par goût que par devoir, les manœuvres, les exercices, les parades de troupes. François-Joseph Ier a des goûts très militaires.

L'Empereur trouve dans la chasse l'emploi d'une activité extérieure qu'il s'est interdite à son arrivée au pouvoir ; ses premières impressions politiques datent du mouvement de 1848. François-Joseph vit alors, de ses propres yeux, les Autrichiens acclamer ceux-là mêmes qu'ils devaient ensuite chasser ou assassiner. Par amour pour son peuple, il fit à la paix publique le sacrifice de tous ses goûts. L'Empereur était né pour gouverner brillamment. Il aimait le faste des cours, l'apparat, les belles armées. Il eût aimé, dans les grandes guerres, conduire en personne les chevauchées avec de superbes états-majors ; les circonstances politiques exigèrent de lui qu'il fût un monarque constitutionnel dans un empire fédéraliste ; la défaite vint frapper à coups redoublés son orgueil national.

Alors, avec une facilité qu'on a souvent prise pour de l'indécision, il renonça au pouvoir personnel. Ce ne fut pas sans tristesse et sans lutte intime. Tout ce qu'il avait entrevu s'écroulait. Au lieu d'être le successeur de Marie-Thérèse, de faire la grande politique traditionnelle, il fallait se contenter d'un rôle effacé dans une monarchie où les ministres sont responsables, devenir une sorte de bureaucrate sans initiative, sans relief ; il accepta simplement, tristement, comme un devoir, comme une discipline. L'Empereur signe depuis cinq heures du matin les pièces qu'on lui soumet ; il en discute avec ses ministres, mais sans passion. Il lit quelques journaux, parcourt une *Revue de la Presse* qu'on rédige tous les jours à son usage au bureau de la presse cisleithan et qui le met au courant des exigences de l'opinion publique, dont il a toujours paternellement tenu compte ; aussi est-il très populaire, aussi bien à Vienne que dans les différentes provinces autrichiennes. L'Empereur se couche tôt, et sa sobriété est proverbiale. Il se contente d'un déjeûner pris en hâte sur le pupitre de son bureau.

Jamais il ne sort des attributions qu'il a acceptées. C'est à la chasse seulement qu'il redevient lui-même, libre d'aller à l'aventure selon sa fougue et sa force, employant ses ruses contre l'innocent gibier, le pourchassant jusqu'à ce qu'il l'ait conquis.

Parfois, dans une occasion, comme celle du couronnement à Pest, sa nature première se retrouve ; les Hongrois, si grands seigneurs, si royaux, le peuple si orgueilleux de ses fêtes, virent quelle figure pouvait faire l'empereur François-Joseph.

Bien des contradictions s'ajoutent à des contradictions en Autriche, et l'Empereur en est la victime. Dans les pays voisins de l'Orient, où l'on a besoin de faste, avec les Polonais, les Hongrois, les petits peuples slaves, la ville de Vienne même où l'on adore les fêtes, l'élégance, le luxe, on a vis-à-vis de l'Empereur des exigences qui ne sont point satisfaites. On le voudrait plus personnel, plus agissant, représentant davantage, plus empereur ; et, en même temps, ces petits peuples attachés à la tradition, à leurs coutumes,

ayant l'horreur de la centralisation, ne voulant pas être gouvernés uniformément, s'irritent à la moindre pression de l'Etat. Or, l'Etat austro-hongrois ne peut être représenté que par l'Empereur, les intérêts divers des provinces n'ayant un lien général qu'à travers la dynastie des Habsbourg ; et depuis 1848, surtout depuis 1867, tout pouvoir direct est refusé à celui auquel on demande d'exercer le pouvoir directement. Le système parlementaire est à jamais accepté en Autriche-Hongrie ; il n'y a plus de place pour un César. Il faut être logique et savoir gré à François-Joseph de n'avoir pas résisté au courant moderne ; mais il faut en même temps admettre qu'il se soit détaché des foules, qu'il vive loin d'elles, qu'il se complaise dans l'isolement de la famille, et qu'il reste ce vague symbole qu'on exige qu'il soit.

L'Empereur actuel ne peut avoir la popularité de Léopold II, de Joseph II, de Marie-Thérèse ; il en néglige la recherche et dédaignerait de la cultiver comme François Ier, dont les mots et les actes de compassion se redisaient par tout l'Empire.

François-Joseph est bon. Tous ceux qui l'approchent le reconnaissent. Il est charitable, mais il exerce sa charité aussi discrètement qu'il gouverne. Il laisse ignorer à sa main gauche ce que fait sa main droite. Comment espérer que la foule apprécie les bienfaits d'origine inconnue, alors qu'elle est déjà si peu portée à la reconnaissance pour les bienfaiteurs déclarés ?

On répète en Autriche qu'il faut s'abstenir de demander quoi que ce soit à l'Empereur par voie de pétition. Ce n'est pas lui qui les lit le premier. Mais s'il apprend par hasard le chagrin réel qui vous frappe, le mal qui vous accable, il se fait un plaisir de venir à votre secours.

Les circonstances que nous avons décrites ont détaché François-Joseph de l'intérêt personnel qu'il eût pris à la politique, en Autriche, s'il eût gouverné absolument. Les questions militaires ont seules le don de le passionner. Il s'en occupe sans cesse avec la plus grande sollicitude. Monarque scrupuleusement constitutionnel en toutes choses, il a cependant refusé de livrer l'armée aux hasards de la vie parlementaire. On sait que si le parti allemand a perdu le pouvoir il y a cinq ans, c'est surtout parce qu'il a fait une vive opposition à la loi militaire, alors en discussion devant le Parlement et que l'Empereur voulait voir voter à tout prix. En dehors de ce qui concerne l'armée, François-Joseph n'a d'autre opinion que celle qui domine dans son empire. C'est ce qui explique les tergiversations qui caractérisent son règne.

On l'a connu démocrate et réactionnaire, clérical et libéral, unitaire et fédéraliste. Il a combattu le magyarisme en Hongrie, pour en admettre plus tard la déification nationale ; il a germanisé les Slaves, il slavise maintenant les Germains ; il a déclaré inaliénables

ses provinces italiennes, et embrassé dans Venise celui qui s'en est emparé. Tous actes d'une abnégation sublime, mais aussi preuves d'un détachement d'esprit bien rare. Il est enfin tel qu'il s'est dépeint lui-même, si le mot au comte Andrassy qu'on lui prête est vrai : « Je suis très heureux que ceux qui ont été condamnés à mort pour trahison contre moi n'aient pas tous été exécutés, parce que plus tard j'ai pu en faire mes premiers ministres. »

Le Prince impérial. Le prince impérial d'Autriche est né bien après 1848 ; il n'a pas souffert des revirements de l'opinion. Comme tout héritier d'un trône, il a les qualités que le peuple désire, qualités différentes de celles de son père, et, naturellement, puisqu'il ne gouverne pas encore, il n'a pas un seul défaut.

Son coup d'essai a été un coup de maître. Son premier discours, prononcé à l'ouverture de l'Exposition d'électricité, et son mot heureux de la « mer de lumière » que l'Autriche devait répandre sur le monde, ont été très goûtés, très applaudis et ont achevé de le rendre très populaire. Depuis, l'archiduc Rodolphe a parlé plusieurs fois en public, donnant à nouveau la preuve d'un esprit subtil et cultivé.

Il est aussi bon écrivain qu'habile orateur ; il a publié deux splendides volumes de voyages, magnifiquement illustrés, sur le cours du Danube et sur l'Orient. Le prince impérial est un peintre fidèle, un sérieux observateur, un écrivain élégant et facile. Il est d'ailleurs l'élève du célèbre naturaliste docteur Brehm, mort récemment. L'entrée de Son Altesse dans la littérature a été fêtée et honorée autant qu'elle devait l'être. Les Universités de Vienne et de Budapest lui ont conféré le grade de docteur.

Très instruit, il recherche la société des lettrés et des érudits. Il a grand plaisir à les réunir autour de lui, à les attirer, à les retenir ; il les charme par son esprit, plus qu'il ne les honore par sa bienveillance, et il a le noble orgueil de faire louer en lui, par les savants et par les artistes, l'homme d'esprit et de talent plus que le prince. Il est au mieux avec l'opinion publique, qu'il soigne en homme qui l'apprécie à sa juste valeur. Il aime la presse et compte même plusieurs amis qui sont de simples journalistes. Bien que très différent de son père, il a cependant, comme lui, la passion de la chasse. Il n'a point celle du militarisme, quoiqu'il ait cru devoir combattre, dans un journal militaire, les opinions émises par l'archiduc Jean sur l'éducation du soldat.

L'extrême jeunesse du prince n'a pas eu les douceurs qu'a d'ordinaire la jeunesse des princes. Son éducation a été celle d'un enfant de troupe, aussi réglementée, aussi sévère, aussi étroite. En cela, comme en toute chose ayant trait à la famille, l'Empereur et l'Impératrice se sont trouvés d'accord.

Le premier instituteur de l'archiduc Rodolphe a été le général comte de Gondrecourt, si connu par sa sévérité. « Il faut que ce garçon soit bien méchant pour que l'on ait besoin de moi, » dit le général, qui se connaissait, lorsqu'il fut improvisé éducateur royal.

Devenu jeune homme, le prince impérial fut tenu à un service régulier dans l'armée. Il connaît à fond les rouages militaires, qu'il a eu le loisir d'étudier. Son instruction, à cet égard, fut tellement sérieuse, que l'Empereur lui confia le commandement réel d'un régiment. Jusque-là les archiducs n'avaient jamais été colonels que de nom. La nature aimable du prince impérial a plus d'une fois souffert des rudesses du comte de Gondrecourt, et, malgré le respect du devoir nécessaire, qu'il tient de l'Empereur, il eût préféré bien souvent courir librement par le monde ou s'enfermer dans son cabinet d'études, plutôt que de commander cent fois la même manœuvre à ses soldats.

La famille impériale et l'archiduc Albert. Je me suis souvent demandé, en observant la cour d'Autriche, dans quelle mesure les traditions d'étiquette, le dédain de l'opinion qu'on y professe depuis la révolution de 1848, avaient été fatals au malheureux archiduc Ferdinand-Maximilien, jeté dans un pays démocratique et qui paya de sa vie, à Queretaro, l'ambition d'une couronne. L'empereur du Mexique était l'aîné des frères de l'Empereur.

Le second, aujourd'hui frère aîné de François-Joseph, est l'archiduc Charles-Louis. Homme du XVIIe siècle, grand seigneur s'il en fut, homme d'esprit, fier de la fierté d'un gentilhomme, généreux, il est le plus charitable des princes de la maison d'Autriche. Croyant, fidèle et dévoué à l'Eglise comme l'étaient les archiducs au temps de la contre-réforme, il n'a pas les petitesses de cœur qui placent le culte au-dessus de la religion. Président ordinaire de toutes les société de bienfaisance, il ne dédaigne pas de présider les œuvres de progrès et accepte volontiers d'être à la tête de toutes les expositions.

Depuis qu'il s'est retiré du gouvernement du Tyrol et de la Galicie, il ne s'occupe plus des affaires publiques. Sa femme, en troisièmes noces, est la brillante princesse Marie-Thérèse, de cette maison de Portugal qui réside à Heubach-sur-le-Mein, depuis que son chef, don Miguel, a été banni de sa patrie pour avoir tenté de ravir la couronne royale à dona Maria da Gloria, sa nièce.

L'archiduchesse Marie-Thérèse est aussi intrépide amazone que l'Impératrice. Elle a fait le plus grand tour de force qu'on puisse citer d'une femme de notre temps : la course de Reichenau à Guns, sans s'arrêter, 2 à 300 kilomètres, aller et retour.

A ce propos, un officier de cavalerie, célibataire, disant à l'Empereur qu'il ne comprenait pas comment l'archiduc Charles-Louis avait

pu permettre une telle imprudence, François-Joseph répondit : « Vous vous étonnez que mon frère ait permis cette escapade ; vous connaissez bien peu les femmes si vous croyez qu'elles demandent la permission. »

Le troisième frère de l'Empereur est l'archiduc Louis-Victor. Il est aussi du XVIIe siècle ; mais si l'on peut dire que l'archiduc Charles-Louis appartient au grand siècle par les hommes, et qu'il a quelque chose du caractère des héros de Corneille, on peut dire aussi que l'archiduc Louis-Victor appartient au siècle où fleurit l'hôtel de Rambouillet. C'est un Céladon. Il est le roi du madrigal, le prince de la danse; il n'a que des goûts charmants et ne voyage qu'au pays du Tendre ; Mlle de Scudéri l'eût chanté.

Aucun prince de la famille impériale ne s'occupe des femmes autant que lui, ne mène une vie aussi élégante et aussi facile. Il n'est pas à Vienne une dame de la société qui ne reçoive quelques marques de ses attentions aux anniversaires de sa naissance.

L'archiduc Louis-Victor est la grâce en personne ; il a l'esprit un peu futile, un peu précieux, et point de vice, mais seulement d'aimables défauts. Les occupations qu'il accepte n'ont rien qui l'attristent ; si on lui parlait d'affaires sérieuses et s'il disait : « A demain ! » cela voulait dire : « A jamais ! »

En dehors des membres de la famille impériale que je viens de vous esquisser, la maison de Habsbourg-Lorraine ne compte pas moins de soixante-six archiducs et archiduchesses.

La personnalité féminine la plus en vue, dans cette société exclusive entre toutes les sociétés, dans cette aristocratie de l'aristocratie, c'est l'archiduchesse Elisabeth. Elle seule a un salon et cause. Elle réunit assez souvent les membres de la famille impériale, auxquels viennent se joindre les autres princes de sang royal qui séjournent à Vienne.

Parmi les princes qui fréquentent le salon de l'archiduchesse Elisabeth, le plus important et le plus illustre, assurément, est son beau-frère l'archiduc Albert, fils du fameux archiduc Charles qui combattit si vaillamment Napoléon Ier.

L'archiduc Albert a hérité des goûts et des talents militaires de son père ; il est soldat dans l'âme, rien ne l'intéresse que l'armée et ce qui s'y rapporte. On ne peut avoir avec lui de longues conversations que sur des sujets militaires, et la politique d'un pays ne l'occupe que dans les considérations qui ont trait à ses défaites où à ses victoires. Malgré ses cheveux blancs, il est aussi infatigable qu'en sa verte jeunesse ; grâce à son petit-neveu l'Empereur, qui sait apprécier la passion des armes, puisqu'il la partage, l'archiduc Albert s'occupe encore de l'armée, dont il est l'inspecteur général, charge créée tout exprès pour lui. Il n'est pas de ces princes qui

aiment seulement les beaux chevaux, les brillants officiers, les plumets au vent, les sonneries, la parade, et qui jouent au soldat. C'est un vrai militaire qui continue son service en temps de paix. C'est un héros qui a fait ses campagnes ; la victoire n'est pas venue à lui comme elle vient parfois aux princes ; il l'a cherchée, voulue et conquise ; il a commandé les armées en général qui doit vaincre. C'est un stratégiste et un clairvoyant. Avec cela, très actif et très pratique. Quand il n'est pas aux manœuvres, il visite les casernes, poussant la minutie du service jusqu'à monter à cheval à quatre heures du matin en plein hiver, pour aller surveiller, à la gare, l'arrivée de troupes d'infanterie. Très sévère pour lui-même, il l'est aussi pour les autres. Son abnégation, son dévouement à l'Empire et à l'Empereur vont jusqu'au sacrifice de sa personne ; mais ce qui m'a toujours le plus touché, dans l'archiduc Albert, et m'a fait son admirateur, c'est sa modestie. Elle a un je ne sais quoi de crâne et de sincère qui émeut parfois. Le plus petit lieutenant de l'armée autrichienne doit mesurer sa valeur plus complaisamment que l'archiduc Albert ne mesure la sienne.

Lorsqu'il fut nommé général de division, il n'en voulut recevoir aucune félicitation, disant : « Je vois un malheur pour l'Etat et pour moi, parce que je me sens capable de commander une brigade, mais non une troupe plus nombreuse. » De même, on le vit attristé lorsqu'il apprit, après la bataille de Novare, que le chapitre de l'ordre militaire de Marie-Thérèse lui avait conféré d'emblée la croix de commandeur de l'ordre : « J'aurais été fier de la croix de chevalier, dit-il, parce que je crois l'avoir gagnée ; tandis qu'en me nommant commandeur, ce n'est pas l'officier mais bien l'archiduc qu'on récompense au-delà de son mérite. »

Aujourd'hui l'archiduc Albert possède, avec le plus haut grade de l'armée, la distinction la plus marquée : la grand'croix de Marie-Thérèse en brillants, pour la victoire de Custozza.

Si le prince est modeste comme soldat, il ne l'est point comme archiduc, et la contradiction parfois surprend ceux qui y sont peu préparés. J'ai assisté à une scène que je ne puis vous raconter que de vive voix, — car il s'agit d'un officier supérieur allemand, — où celui-ci fut guéri pour longtemps d'avoir eu de la « rondeur militaire » avec l'oncle de l'Empereur.

On raconte que l'archiduc Albert, voulant un jour se donner le plaisir que recherchent les grands seigneurs, de vivre de la vie du simple bourgeois, entreprit un voyage, seul, dans le plus strict incognito. Au premier repas de la première table d'hôte, la familiarité de ses voisins choqua si fortement le prince, qu'il se découvrit sur l'heure. Les dieux de l'Olympe, lorsqu'ils descendaient sur terre, s'asseyaient parfois à la table des bergers, mais jamais à celle des petits fonctionnaires ou des voyageurs de commerce.

Il m'a été conté, à la cour, que semblable aventure est arrivée à Paris à l'archiduc héritier et à l'impératrice Elisabeth. Le prince, qui avait alors seize ans, voulut visiter en bourgeois les cafés de la capitale, et l'Impératrice faire une course en omnibus, plaisirs permis s'il en fut, mais inaccessibles à de si augustes promeneurs dans la ville de Vienne. Le jeune archiduc, inconsciemment, ne put s'empêcher de marcher en avant des personnes âgées de sa suite, ni renoncer à toute marque de respect de leur part ; l'Impératrice crut indigne d'elle de ne pas verser sa bourse dans les mains du conducteur de la voiture ; — ce qui les empêcha de passer inaperçus et de jouir de leur incognito.

Le vainqueur de Custozza, longtemps ami de la France, croyant à notre armée avant nos désastres, a souhaité plus d'une fois son relèvement et l'a dit avec courage. J'ai assisté, à la cour du roi Léopold de Belgique, à un dîner où se trouvaient des princes français et où l'archiduc Albert tint sur la France et sur sa défaite un discours ému qui amena des larmes dans les yeux du duc d'Aumale. Quelle faute la France a-t-elle commise pour s'aliéner une aussi précieuse sympathie ? Dans mes dernières conversations avec le prince, il me parla de Paris, de la réception faite au roi d'Espagne, avec une hauteur amère : « On ne demande pas à des républicains de nous dresser des arcs de triomphe, me dit-il ; mais ils pourraient au moins s'efforcer de comprendre certaines exigences de nos situations. » Je répondis plus vaillamment que respectueusement : « Votre Altesse ne doit voir là qu'un excès de patriotisme »; et je me crois en disgrâce depuis lors auprès du prince que j'honore le plus. C'est la faute de ces maudits Parisiens.

L'archiduc Albert n'est pas seulement, par sa situation, le premier militaire de l'Autriche après l'Empereur ; il est aussi l'un des plus grands propriétaires et des plus grands industriels de l'empire. Outre le duché de Teschen, dont son père hérita du dernier prince de Saxe-Teschen, il possède d'immenses terres en Galicie, en Hongrie, etc. Les fameux vignobles de Villany lui appartiennent. Le duché de Teschen fut légué au brillant archiduc Charles, père de l'archiduc Albert, par le duc Albert de Saxe-Teschen, gendre de Marie-Thèrèse, comme récompense de sa ténacité à lutter contre Napoléon Ier.

Pareille bonne fortune n'est pas rare dans la maison d'Autriche ; le vieux dicton du moyen âge : « *Bella gerant alii, tu felix Austria nube* » a toujours été une réalité.

L'héritage le plus extraordinaire est venu aux Habsbourg-Lorraine lors de l'extinction, en 1806, de l'ancien empire germanique, dont la succession ne fut liquidée qu'en 1814 et 1815. Les derniers empereurs, tous Autrichiens, avaient conclu, pour ainsi dire, un ma-

riage spirituel avec l'Ordre Teutonique en n'appelant jamais à la grande maîtrise, dépendante de l'Empire, d'autres personnes que leurs proches parents. L'empire germanique supprimé, les empereurs d'Autriche, demandèrent au congrès de Vienne que la grande maîtrise et toute la fortune de l'Ordre restassent une dépendance de l'Autriche, ce qui fut accepté par le concert européen. Depuis lors, c'est toujours un archiduc d'Autriche qui porte le titre et la croix de grand maître. S'il a l'avantage de toucher 750,000 livres de rentes, il a l'ennui, au cas où il songerait à se marier, d'être obligé de renoncer au mariage, parce qu'un chevalier de l'Ordre Teutonique est censé être prêtre.

Le prince de la famille impériale qui, depuis plus de vingt-cinq ans déjà, touche les revenus de l'Ordre, est l'archiduc Guillaume, le seul survivant des trois frères de l'archiduc Albert ; il ajoute à son titre de grand maître celui de commandant en chef de l'artillerie de l'armée. Quoique célibataire obligé, il n'est point l'ennemi des femmes. La règle de l'Ordre Teutonique ne lui impose d'ailleurs que d'être : « *castus tamquam posse* ». Ce prince est le seul des membres de sa famille, avec l'archiduc Louis-Victor, qui ait des manières galantes et recherche ce qu'on appelle une aventure. Les autres archiducs n'ont rien des façons de Louis XIV ou de Louis XV ; ils sont encore moins Régence. Les princes, à Vienne, ne conçoivent l'amour que lorsqu'il oblige à peu et n'entraîne à rien.

BIBLIOGRAPHIE

Etude sur la tactique des feux d'infanterie, par Ad. Bavay, lieutenant-colonel d'infanterie belge. — Bruxelles et Leipzig, Librairie militaire C. Muquardt, Merzbach et Falk, éditeurs, libraires du roi et du comte de Flandre. 1 broch. in-8 de 50 pages.

L'auteur estime que pour profiter le mieux possible des nouveaux feux de l'infanterie, il faut éliminer toute idée de choc, à l'avenir. Le tir doit être le seul mode de combat sérieux, et l'efficacité du tir dépendra du meilleur choix des objectifs.

L'étude de M. le colonel Bavay consiste à montrer l'importance capitale de ce choix et à développer à cet effet quelques règles générales pour compléter le règlement de tir, qui ne fait, dit-il, qu'ébaucher à peine cette grave question.

Le problème abordé par l'honorable auteur compte assurément au premier rang de tous ceux soulevés par les progrès du jour ; les solutions diverses dont il est susceptible occupent maintenant beaucoup de tacticiens et font de cette brochure une actualité fort intéressante. Nous n'oserions dors et déjà dire que toutes les difficultés qu'il présente peuvent être tranchées dans le sens des conclusions littérales de l'auteur. Ce qui est certain, c'est que son étude, fort conscien-